

Les sacrifices énormes, tant en soldats qu'en argent, que l'on fait depuis longtemps pour retenir, contre son gré, l'île de Cuba liée à la mère-patrie, vont finir aussi par lasser le peuple espagnol.

Les Cubains veulent briser leurs chaînes. ce ne sont plus seulement quelques révoltés qui s'insurgent, c'est tout un peuple qui veut être libre. Il le sera tôt ou tard, mais il le sera quand la terre cubaine aura bu bien du sang, hélas !

Là, encore, on pleure.

*** L'Angleterre va augmenter sa marine et dépenser quelques centaines de millions de dollars. Il faut être prêt à tout.

La Russie guette les Indes, la Corée et un peu Constantinople.

L'Allemagne regarde tout le monde en grimaçant.

La Turquie fait l'âne pour avoir du son. Ce moque de tout le monde et laisse massacrer les Arméniens. Elle aurait bien besoin d'une leçon, mais ce serait mettre le feu à l'Europe.

L'Autriche sommeille, en attendant les ordres de Guillaume.

La France travaille.

*** Jacques et Louis reviennent de l'école des Frères et parlent de la fortune de leurs parents.

—Papa est riche, va, notre maison est la plus belle de la ville. Il y a une rotonde dessus !

—Une rotonde ? Sais pas ce que c'est, mais papa est bien plus riche que ça : mon oncle disait l'autre jour que c'était sur notre maison qu'il y avait la plus grosse hypothèque...

Enfoncée, la rotonde !

René Ledieu

CORRESPONDANCE DU BRÉSIL

LA DOCTRINE MONROE

"L'Amérique aux Américains" tel est dans toute sa simplicité ce fameux principe proclamé, en 1821, par le président des Etats-Unis, Monroe, dont ce fut le principal titre de gloire. C'est ce principe, qui avait alors une certaine raison d'être, mais dont on ne parlait plus que pour mémoire, et qu'oubliait, dans plusieurs circonstances bien récentes, le président actuel, M. Cleveland ; c'est ce principe si succinct, dis-je, qui fait aujourd'hui tant verser d'encre dans les deux hémisphères, grâce à l'idée qu'a eue le même Cleveland, de s'en souvenir dans son message adressé, il y a peu de jours, au sénat de Washington.

Cette doctrine serait un désastre pour les autres nations américaines, si elles se laissaient prendre à ce piège perpétuellement tendu par les Etats-Unis.

Pier d'être entré dans la grande famille républicaine à laquelle appartenaient tous les autres états américains, le Brésil s'était immédiatement tourné vers le chef tacitement reconnu de cette famille, dont la force matérielle et le développement commercial et industriel faisaient comme un soleil autour duquel gravitaient, comme satellites, les autres républiques.

Mais celles-ci, déjà instruites par l'expérience, se méfiaient de leur grande protectrice, et au congrès des trois Amériques, tenu à Washington en 1889-1890, dans le but d'établir, par des conventions et des traités, cette suprématie des Etats-Unis du nord sur tout le continent américain, le Brésil "fut le seul" qui se laissa prendre au piège en signant avec les Etats une convention commerciale promulguée par décret du président de la république du Brésil, le 5 février 1891.

Cette convention—dite de réciprocité—et combattue alors par la plus grande partie de la presse et de l'opinion publique était, comme on le sait trop, désastreuse pour le Brésil, qui s'empresse de la dénoncer

dès le moment venu, après avoir vu le trésor supporter des pertes considérables.

On aurait pu croire que cette expérience aurait ouvert les yeux aux néophytes républicains et les aurait renseignés sur la nature du vif amour que portait à leur pays la grande République du Nord. Mais ici, on a la foi robuste ; vint la révolte d'une partie de la marine. Les principales nations maritimes du globe se firent représenter dans les eaux du Rio de Janeiro, et entre autres l'Amérique du Nord. Tous ces navires s'appliquèrent à protéger les sujets de leurs nations respectives et à faire respecter le droit international.

Or, il arriva un jour que le commandant de l'escadre nord-américaine, pour défendre les intérêts de ses compatriotes, eut à faire acte d'autorité contre l'amiral Custodie de Mello. Alors ce fut une explosion d'enthousiasme de la part des défenseurs de l'égalité en faveur de la république sœur et maîtresse.

On attribua cette intervention toute naturelle et absolument égoïste à l'application du principe de Monroe—bien que le fameux principe n'eût aucune application dans ce cas de guerre civile—et la presse légale d'alors, c'est-à-dire *La Tribuna*, célébra cette doctrine sur tous les tons. C'est ce qui explique son attitude unique entre tous ses confrères, dans la question aujourd'hui soulevée.

Et le jour commémoratif de l'indépendance de l'Amérique du Nord, quelques jacobins allèrent jusqu'à procéder à la pose d'une première pierre, au largo da Lapa, pour ériger là la statue de Monroe. Ce dont ont dû être fort étonnés les Américains, qui n'ont pas encore pensé à rendre, dans sa patrie, un pareil honneur à ce fameux président.

Il est vrai qu'à Rio l'enthousiasme est intermittent. Cette première pierre en attend et en attendra longtemps une seconde.

Et la preuve c'est qu'il y a dix jours, les entrepreneurs de meetings, habitués du largo de San Francisco de Paula, convoquant une réunion du peuple brésilien pour manifester en faveur de Cleveland, ont complètement oublié le largo da Lapa et la première pierre de Monroe pour se réunir aux pieds de la statue de José Bonifacio, qui en a déjà vu d'autres.

Aujourd'hui que le Brésil s'est jeté à corps perdu dans les bras des Etats-Unis, ceux-ci ne vont-ils pas profiter de l'occasion pour faire une nouvelle et définitive tentative ? C'est à prévoir, et c'est pourquoi je ne crois pas inutile de jeter présentement un coup d'œil sur ces questions qui intéressent si grandement, au point de vue commercial et politique, toutes les nations de l'Europe.

Il y a une quinzaine de jours, Cleveland, à propos de la question pendante entre le Venezuela et l'Angleterre, prenait subitement une attitude provocante et dominatrice et, dans son message au Sénat, affirmait sa volonté d'appliquer au besoin par la force, et dans toutes ses conséquences la doctrine Monroe.

Cette menace, cette fois, visait plus spécialement l'Angleterre, la grande ennemie, le cauchemar des Etats-Unis. Aussitôt, les deux Chambres du Congrès brésilien donnèrent dans le panneau, et, avec un touchant ensemble, Chambre et Sénat votèrent à l'unanimité des félicitations au Sénat de Washington, démontrant, une fois encore, qu'au Brésil les Chambres ne représentent pas le peuple brésilien, pas plus que le représentaient les trente ou quarante individus qui manifestèrent au Largo de San Francisco de Paula.

Mais mon but n'est pas de dire ici comment le message de Cleveland a été accueilli, ni les conséquences probables—mais probablement nulles, politiquement parlant—de ce coup de tête du président des Etats-Unis.

Il faut revenir rapidement sur cette utopie, à laquelle on a donné le nom de doctrine de Monroe, utile sans doute quand la proclama son auteur, à cause des événements importants qui se passaient alors en Amérique—l'indépendance des colonies hispano-américaines, 1808 à 1824—mais aujourd'hui véritable spectre à l'aide duquel les Etats-Unis prétendent dominer l'Amérique du Sud, se rendre directeurs et arbitres de la politique intérieure de chacun de ces Etats et acca-

parer à leur profit, à l'exclusion de l'Europe, tout le commerce du continent américain.

Cela permettra à mes lecteurs de mieux juger les événements qui peut-être vont se passer, mais dont je puis affirmer d'avance qu'on exagère considérablement l'importance.

Le bon sens et la dignité des nations libres n'ont pas encore entièrement disparu de ce monde.

Pierre B. de Boucherville

Citado de Itajuba, janvier 1896.

LA SAINT-PATRICE EN 1776

Mardi le 17 mars est la fête des Irlandais. Il y a cent vingt ans qu'elle fut célébrée en Canada pour la première fois.

Nous n'avons pas eu d'Irlandais parmi nous avant l'automne de 1775, alors qu'il en arriva un bon nombre, formant partie de l'armée de Boston qui envahissait le Bas-Canada. La garnison des Trois-Rivières était surtout composée de soldats de cette race, c'est pourquoi la première Saint-Patrice y déploya sa pompe et son enthousiasme.

Jean-Baptiste Badeaux, notaire, a noté soigneusement les faits les plus remarquables de cette journée du 17 mars 1776. Le drapeau des manifestants était un coupon de soie verte attaché à la tête d'un petit sapin dans les branches duquel en avait placé des baïonnettes reliées entre elles en forme de croix. Chaque homme portait un bouquet de verdure à la boutonnière de son habit. Les sabres au clair, les baïonnettes luisant au soleil, les tambours battant la marche, les fifres égrenant des airs de circonstances, toute la troupe alla d'abord saluer les Ursulines et crier hurrah sous leurs fenêtres, pour les remercier des soins que ces bonnes religieuses donnaient aux nombreux malades des régiments yankees.

La procession passait sur la place d'Armes, des soldats lancèrent certains mots désagréables à Godefroy de Tonnancour, qui se tenait sur la porte de sa maison, mais celui-ci, qui parlait anglais et qui était un *britisher* de première classe, leur adressa une bordée de *you may be damned* et de *hell to you all* qui les interbolisa considérablement. Toutefois ils se contentèrent de rire, prenant la chose du bon côté.

Arrivés chez Fafard de Laframboise, ils furent reçus la carafe à la main—cette carafe était deux sceaux remplis de rhum. Les officiers entrèrent dans la maison pour fraterniser.

Chez Delzène, un marchand bien connu de ce temps-là, on but à la prospérité du congrès de Philadelphie, en attendant que celui-ci déclarât l'indépendance des colonies insurgées.

La ville était divisée entre deux partis : ceux qui étaient favorables aux *Congréganistes*, comme on les désignait, et ceux qui restaient fidèles à la couronne britannique.

Badeaux, au bout de quelques jours, demanda au commandant de la garnison quand il entendait payer les Ursulines pour les soins donnés aux malades de l'armée américaine. La réponse fut assez évasive, mais, un peu plus tard, le compte fut réglé en monnaie de carte... que le Congrès répudiait. J'ai quelques piastres de cette monnaie parmi mes papiers.

La débandade, ou si vous voulez la retraite des Yankees, après la bataille des Trois-Rivières, en juin 1776, ramena les Irlandais dans leurs foyers—et si je ne me trompe—on ne célébra plus de Saint-Patrice au Canada jusque vers 1840, sinon même après cela.

Benjamin Sulte

S'il vous faut un serviteur fidèle et un que vous êtes sûr d'aimer, servez-vous vous-même.—EMILE FAGUET